

## **Littérature et Histoire avec Stephen Koch.**

*CLT, Numéro 58, septembre 1996.*

J'en demande pardon à mes lecteurs. J'ai acheté aux Etats-Unis le livre de Stephen Koch sous son titre original de *Double Lives* (Doubles Vies). Je n'ai pas eu l'honneur d'en recevoir en France un service de presse en français et j'ai pour principe, sauf quand il s'agit d'un livre important, de ne pas en acheter un deux fois — quelle qu'en soit la raison. Je prie donc les lecteurs de me pardonner l'absence de renvois à des pages qui seraient donc forcément celles de l'édition américaine.

Lecture achevée, mes réflexions et remarques peuvent être rangées autour de deux grands axes.

D'une part il y a une foule de petites erreurs et méprises, des détails révélateurs d'une réelle négligence, d'un manque d'intérêt vrai ou d'une profonde ignorance, et surtout du caractère superficiel de ce travail dont les abords ne sont pas creusés.

Ma deuxième remarque est qu'on peut saisir dans les cent premières pages la thèse que l'auteur cherche à imposer aux lecteurs, à savoir la manipulation dans les années 30, à travers Moscou et ses agents, de l'univers occidental de la culture, dans le but, encore caché de servir l'alliance entre l'URSS stalinienne et l'Allemagne nazie.

Et mon tout est un excellent roman policier et un travail historique plus que médiocre.

### **Les petits loupés**

Les premières pages sont d'une insigne faiblesse. Ce sont les marges du sujet et Koch a travaillé de deuxième et peut-être de dixième main. C'est ainsi qu'il écrit que Münzenberg parlait « *incendiaire* ». Pourquoi pas « *terroriste* » ? Il n'est pas correct d'insinuer et d'accuser pour faire « *un mot* ».

Il se lance dans des affirmations curieuses, intempestives, pour le moins irréflechies. Ainsi, il assure que Lénine, pendant la guerre, en Suisse, est un agité, déchaîné dans l'attente anxieuse de la transformation de la guerre en révolution.

Beaucoup de gens, qui n'enseignent pas à Columbia, savent pourtant, que, dans une lettre datant du début de 1917, Lénine a exprimé l'idée que ceux de sa génération ne verraient probablement pas la révolution.

Koch nous dira sans doute qu'en bon conspirateur il cachait son jeu. Pour lui en effet, Lénine se caractérisait alors par son obsession du secret, le goût du pouvoir et... sa passion pour l'électricité (c'est son fameux propos sur le pouvoir des soviets et l'électrification).

Ce début m'a paru si mauvais que je me suis arrêté plusieurs semaines après les dix premières pages et ce n'est que par devoir que j'ai repris ma lecture.

Enumérons quelques-uns de ces erreurs, faux-sens, contre-sens ou autres.

Koch nous dit que Münzenberg était « *unaffiliated* » (non affilié). Il était pourtant le secrétaire de l'Internationale de la Jeunesse socialiste, indépendante de la IIe Internationale, et à ce titre un allié important des bolcheviks.

Il est possible, quoique bien surprenant qu'il ignore qui, dans le KPD, se cachait derrière le pseudonyme de Teddy, mais quiconque a un peu travaillé sur ce parti, sait que Teddy était l'amical sobriquet d'Ernst Thälmann, le chef que lui avait donné Staline.

Non, Mikhaïl Koltsov n'est pas mort au Goulag. Il a été exécuté en 1939, bien qu'on ait parlé de sa mort au Goulag en 1942.

Non, Iakov Blumkine n'était pas « *un officier important du NKVD* » (lequel est né d'ailleurs sept ans après son exécution), mais un ancien terroriste s.r., assassin de l'ambassadeur d'Allemagne en 1918, condamné à mort puis grâcié, sauvé par Trotsky et qui fut son secrétaire.

Il était un des meilleurs agents du 4e bureau de l'Armée rouge, collaborant évidemment avec le GPU. Il a été fusillé pour avoir rendu visite à Trotsky en Turquie et avoir rapporté une lettre de lui pour les oppositionnels d'URSS.

Non, Radek n'a pas « *fait un faux pas* » en adhérant à l'Opposition, tantôt après la mort de Lénine, tantôt en 1927. Il en a été membre pendant plusieurs années et ce fut pour lui plus une longue marche qu'un pas à deux temps.

### **Les grosses âneries**

De façon générale, Stephen Koch est comme les étudiants dans leurs premiers travaux de recherche : il fait des erreurs sur les marges parce qu'il utilise des travaux de deuxième ou de troisième main, ne fait pas les recoupements nécessaires, répète sans comprendre pour reconstituer un « *résumé* » sans voir qu'il met à bout des éléments d'ordre différent.

Ses plus grosses âneries ont trait à l'Espagne. Il a besoin de ce pays pour y cadrer de temps en temps ses personnages mais il n'a pas voulu prendre la peine d'étudier sérieusement son histoire dans les années trente. Cela donne des morceaux d'anthologie de sottisier comme cette présentation de Largo Caballero leader des anarchistes :

*« Largo Caballero, un radical marxisant mais non-stalinien, politicien habile, mais vieillissant avec une grande audience populaire, surtout parmi les ouvriers à tendances anarchistes et les paysans du Nord-est de l'Espagne de sa capitale Barcelone »*

Qui, à la lecture de cette présentation, se douterait que Largo Caballero était alors le chef du parti socialiste espagnol ?

Plus loin, le cancre devient commère et écrit, toujours à propos de Largo Caballero :

*« Il vit dans le Front populaire sa dernière chance de devenir un Lénine méditerranéen (...) La véritable fraction de gauche était les anarchistes et ils étaient la base politique de Largo Caballero. Malgré leur petit nombre, les agents staliniens infiltraient le gouvernement de Largo Caballero de la base au sommet ».*

Ici, à l'ignorance dans le domaine des idées et des organisations s'ajoute celle de la chronologie. La situation ainsi décrite est en effet censée être celle du début de 1936, soit avant le soulèvement de Franco qui lui-même précéda de plus de deux mois la formation du gouvernement de Largo Caballero !

De la même façon, un peu plus loin, il nous parle du « *coup* » qui porta Negrin au pouvoir comme s'il s'était agi d'un coup d'état et sans mentionner les fameuses « *Journées de Mai* » qui ont servi de prétexte à l'élimination de Largo Caballero.

Quelques pages plus loin il récidive et se vautre dans l'ignorance crasse, allant jusqu'à écrire :

« *Quelques milliers d'anarchistes espagnols, organisés sous le couvert d'une organisation appelée POUM furent exécutés. Leur dirigeant un homme nommé Andrés Nin... »*

Il ne sait rien. Il écrit n'importe quoi, chaque mot est une sottise. On a envie de hurler « *Assez, M. Koch, assez !* »

### **La grande ignorance**

Pour en venir à l'un des plats de résistance du livre de Koch, les pages consacrées à Dimitrov relèvent de la création au sens strict de la fiction romanesque.

Dimitrov avait été dans les années 20 un dirigeant du PC bulgare, mais il n'était pas alors « *un dirigeant de l'Internationale communiste* ». L'historien russe Arkadi Vaksberg et des témoins comme Aïno Kuusinen nous le montrent « *exilé* » à Moscou dans les années vingt, indésirable, rejeté par tous dans l'appareil à cause de son goût excessif pour la boisson et la chasse aux conquêtes féminines.

Il n'est pas vrai qu'il n'ait été que de passage à Berlin à la veille de son arrestation : il y était en poste au bureau de l'Internationale, depuis 1929. Il ressentait d'ailleurs cette affectation à cette fonction plus administrative que politique comme un véritable exil au moment où ses adversaires politiques dans le PCB, les « *jeunes* » dirigés par Petur Iskrov, faisaient le ménage dans l'appareil au pays. Il revendiquait à Moscou son retour aux affaires bulgares.

Il n'est pas vrai que Popov et Tanev étaient seulement des « *lieutenants* » : adversaires de fraction, ils étaient auprès de lui des surveillants représentant ses rivaux bulgares. Quant à la scène de l'entrée bruyante des trois hommes au restaurant comme « *cause* » de leur arrestation délibérément voulue, elle relève de la psychologie du romancier. C'est en effet en rasant les murs que ces trois Bulgares, bruyants méridionaux, se seraient faits le plus sûrement remarquer.

Tous ces à-peu-près, ces fautes en gros et en détail, sont aussi irritants que certains procédés d'écriture, des artifices littéraires qui truffent un récit très vite plus proche du roman policier que de la recherche historique.

### **Un vrai talent littéraire**

Il faut pourtant le dire nettement car autrement son succès serait difficilement explicable puisqu'il n'est ni russe, ni général, ni agent secret, ni historien du Moyen âge : Stephen Koch a un très grand talent littéraire. Il le démontre presque trop souvent, faisant de son livre une succession de récits, sinon véridiques, du moins chatoyants et contrastés.

Certains passages de son livre sont magnifiques. C'est le cas de son récit imaginaire de l'assassinat de Radek, dans une cour de prison, par une bande d'enfants abandonnés sauvages, des *besprizorny*, qui lui cassent la tête sur le sol gelé, un chef d'œuvre d'émotion bien ficelée.

Les portraits ne manquent pas, brossés du bon coup de patte du spécialiste de Columbia. Le trait est pourtant souvent un peu trop forcé, à la limite de la caricature animalière — qui facilite trop les réactions hostiles du lecteur.

Dzerjinsky est pour lui « *le comte Dzerjinsky* », « *rayonnant de haine* », « *Saint-Terreur* ». Le ton, les artifices, bons pour un roman d'aventures, sont ici déplacés, inacceptables sous la plume d'un homme qui se dit historien. On aimerait une vérité plus sèche, dégagée des fioritures.

D'autant que l'intelligence et la perspicacité de l'auteur ne manquent pas de transparaître dans certaines analyses comme celle du congrès d'Amsterdam dont il montre bien qu'il n'est pas dirigé contre les nazis qui approchent pourtant du pouvoir en Allemagne : « *congrès contre les socialistes* », notait dans son Journal Marcel Cachin, qui, lui, était du sérail.

Il s'en prend aussi avec des formules fulgurantes à la théorie criminelle du social-fascisme et à l'analyse stalinienne de la situation allemande en général. Mais il ne comprend pas que militants et cadres du KPD, littéralement faits prisonniers, sont les premières victimes de cette politique. Willy Münzenberg dont il fait son bouc émissaire, est peut-être le meilleur exemple de la tragédie de ceux qui ont compris sans pouvoir échapper au piège.

### **Le grand deal**

En réalité, l'idée qui chemine à travers ce foisonnement de portraits et d'anecdotes — parfois un véritable fouillis — commence à se dégager avec le procès de Leipzig, la défense de Dimitrov et son acquittement. Tout ce bric-à-brac est en fait organisé en fonction de l'unique objectif de Koch, faire apparaître l'existence, à partir de 1933, d'un accord, du grand deal, entre Staline et Hitler.

Très vite le lecteur un peu familier avec le sujet est incommodé par l'excès de signalisation, la multiplication des charges imagées, la percussion des mots excessifs, la hâte dans la généralisation, les cabrioles chronologiques. Il sent qu'on cherche à l'entraîner et commence à voir où : le désir d'accabler « *les communistes* » accélère en effet la marche et accentue la démarche de l'auteur.

Hitler et Staline, écrit-il, ont conclu un deal. Bien.

Il y a incontestablement eu un deal au moment du procès de Leipzig. Sur quoi ? Koch présente une hypothèse vraisemblable, mais qu'il ne prouve pas : l'acquittement de Dimitrov et autres aurait comme contrepartie le discrédit jeté sur les SA que Hitler souhaitait.

L'existence de ce deal est prouvée par un télégramme de Wilhelm Pieck annonçant que le gouvernement allemand consent à laisser sortir du pays les trois Bulgares, devenus depuis quelques jours citoyens soviétiques.

Six ans plus tard, il y a le pacte Hitler-Staline d'août 1939, qui, lui, est vraiment le deal.

Pourquoi Koch jette-t-il feu et flammes à propos des dénonciations contre Krivitsky, accusé d'avoir parlé de politique pro-allemande de Staline en 1939 ?

Pourquoi Koch ne mentionne-t-il pas la mission Kandelaki — un proche collaborateur de Staline — fin 36-début 37, révélée justement par Krivitsky, et dont l'objet était de sonder à Berlin les possibilités d'un accord avec l'Allemagne ?

On connaît le contenu de cette mission, bien que les Russes aient obtenu en 1945 de leurs alliés que les papiers la concernant soient occultés lors de la publication des documents diplomatiques, dans des conditions que l'on ignore.

Et, précisément, le fait que cette mission ait eu lieu démontre qu'il n'y avait pas alors d'accord avec l'Allemagne puisque c'était ce que Staline recherchait et que tel était précisément l'objet de la mission de Kandelaki ! L'idée de base de Stephen Koch d'un accord entre Hitler et Staline depuis 1934 est fautive et il doit le savoir puisqu'il a lu Krivitsky et le juge fiable.

Stephen Koch a relevé par ailleurs la ressemblance entre la Terreur rouge et la Terreur brune. Il y a quelques années, à Thionville, Berejkov, ancien interprète de Staline, raconta comment ce dernier lui avait parlé de la Nuit des Longs Couteaux, assurant qu'elle lui avait fait comprendre comment il devait traiter l'opposition.

Dans une de ces formules-choc dont il a le secret, Koch écrit que, « *dans une large mesure, le Front populaire était un front de propagande pour la Grande Terreur* » et souligne que tous deux furent préparés au même moment. Il en reste là et n'essaie pas d'expliquer. Terreur en URSS... ou ailleurs ?

### **Un roman d'espionnage**

Avec les chapitres sur l'espionnage, les explications ou remarques sérieuses d'ordre politique se raréfient et l'auteur se laisse glisser dans un récit anecdotique des manipulations opérées chez les intellectuels occidentaux — l'utilisation des « *minions* », séduisants homosexuels, étant un thème récurrent sur lequel il n'apporte aucun exemple concret en-dehors, bien entendu, du nom d'André Gide, pour lequel ces jeunes gens servirent, selon lui, d'appât pour l'antifascisme.

Tout se passe désormais comme si l'auteur, agent de contre-espionnage, démasquait des « *espions* » — d'autres l'ont fait pour lui — et ne s'intéressait plus qu'à la pénétration des « *réseaux* » dans le monde de la culture, en particulier aux Etats-Unis, où il montre en passant, ce qui ne manque pas d'intérêt, l'activité de certains agents littéraires dans le rôle d'agents staliniens. Il en profite pour pincer la corde patriotique, invoquer la sécurité du pays dont il n'est pas difficile de comprendre qu'elle justifie à ses yeux une « *chasse aux sorcières* ».

Le ramenant à de grands événements, la guerre d'Espagne lui donne une occasion supplémentaire de rédiger de belles phrases, comme sur « *la dernière floraison tragique d'idéalisme révolutionnaire dans le Comintern* », un « *mythe* » qui n'était qu'une « *illusion* » (sic).

Il raconte par le menu — et c'est intéressant — l'enquête menée en Espagne par John Dos Passos après la disparition de son ami José Robles Villa, collaborateur du général Goriev, l'humiliation que lui infligent les agents de Moscou et son départ avec le jeune Liston Oak, dont les yeux se sont ouverts sur le stalinisme et dont il protège la sortie d'Espagne.

Curieusement, ce passionné de manipulation n'a pas relevé parmi les agents de désinformation de Staline et d'Orlov le nom de Georges Soria : il n'était sans doute pas assez familier avec les documents de l'époque — la presse stalinienne notamment — pour que son attention soit attirée par ce nom — sinistre pour les amis de la vérité et les ennemis du crime politique organisé — dans les papiers d'Orlov ou au moins dans le livre qu'en a tiré Costello.

### **Un manipulateur**

Aux Etats-Unis, la jaquette du livre évoque l'entreprise des communistes contre l'Occident et conclut :

« *C'est un nouveau chapitre dans l'histoire d'espionnage qui est aussi une exploration brillante du sens de la moralité politique à notre époque* ».

On me permettra de dire que même à notre époque, ce n'est pas faire preuve de beaucoup de moralité politique que de transformer un drame qui a frappé de plein fouet l'ensemble du mouvement ouvrier et socialiste et finalement l'humanité entière, en une sordide affaire d'espionnage.

Willy Münzenberg, militant ouvrier embarqué sur la barque stalinienne, qui eut la force de rompre et fut finalement assassiné, ne méritait pas le portrait qui est fait de lui dans ce livre<sup>1</sup>.

De ce point de vue, malgré son style brillant d'écrivain de bon roman policier, qui sait mettre en scène, passionner et surprendre, Stephen Koch ne vaut pas mieux que le général Volkogonov ou Pavel Soudoplatov.

C'est un manipulateur, lui aussi, et son livre lui a rapporté beaucoup de dollars. Simplement, il écrit pour un public plus cultivé.

Ceci dit, un mystère reste non résolu. Qu'il se soit trouvé des philosophes anciens ou nouveaux ou des journalistes prêts à prostituer leur plume pour célébrer ses mérites est somme toute assez normal. Les uns et les autres étaient là dans leur rôle.

Mais il y a eu dans le chœur des hommes que l'on avait pris jusque-là pour des historiens.

---

<sup>1</sup> En attendant la magistrale biographie de Münzenberg, au Seuil, on se reportera au compte rendu du Colloque international d'Aix-en-Provence du 26 au 29 mars 1992, Willi Münzenberg. Un homme contre, organisé par la Bibliothèque Méjanes, l'Institut de l'Image.